

PETIT COURRIER DES DAMES  
PARIS 48, Rue VIVIENNE  
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Nous offrons, mesdames, le dernier Courrier de la Mode de l'an 1885 à vos fillettes et même à vos bébés.

Ceux-ci sont adorables dans ces robes blanches en tulle dentelle sous lequel une robe de dessous en surah ou taffetas, fait transparent.

La robe en tulle-dentelle est froncée à une encolure un peu dégagée, d'où retombe en collerette une assez haute dentelle chiffonnée et pincée, à l'épau-  
le, par un nœud très bas, sous la taille, une coulisse en resserre l'ampleur et se trouve cachée par une ceinture arrêtée sous un flot de coques; la robe de taffetas a, au bas, un volant en dentelle, lequel soutient le bord de la jupe; la manche courte, faite d'un bouillon, ou longue et prise dans un poignet. Chaussettes et souliers mordorés à patte bouton-  
née. Il y a aussi pour eux, la robe brodée et même la robe en peluche ou velours, ouverte sur une demi-robe en dentelle, qui doit dépasser la première de quelques centimètres.

Les fillettes conservent pour leur toilette habillée, la façon anglaise ou américaine, les deux se ressemblent si fort, que nous n'y voyons pas de différence.

Une jolie robe pour fillette de huit ans et plus est en bengaline crème et peluche myrte. La robe est flot-

tante devant, avec deux grands revers qui vont à l'encolure au bas; ces revers dégagent un gilet en peluche myrte qui descend sous la taille, en laissant libre le milieu de la robe qui reçoit de très beaux boutons dorés; une patte-ceinture en satin crème descend en biais sur le gilet et le fixe par un bouton. Derrière, taille très cambrée et jupe plissée de plis creux, avec une basque en peluche et un nœud poul en satin; col rabattu et parement en peluche.

Pour le même âge, robe en surah écossais ornée d'une chemisette blouse, en tulle grec point d'esprit, soulevée par une cordelière nouée, de côté, en longues boucles, les bouts terminés par des pompons.

Une autre robe en sanglier noisette, a une jupe plissée de gros plis et un long corsage, dont le devant gauche, froncé à l'encolure, forme une draperie très ample qui se fixe sur le poul par un énorme chou en ruban rubis, un autre chou plus petit à l'encolure, d'autres sur les manches.

Pour une fillette de douze ans et plus, la polonaise sied on ne peut mieux; ce n'est que vers quatorze ans que l'on porte le corsage. Les fillettes auront encore le

temps de le porter avec toutes les transformations qu'il subit.

Un costume en bengaline grenat est couvert de trois volants plissés, cachés aux trois quarts, par une longu



Costume en diagonale unie et à rayures.  
De mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



pointe en voile bleu marine qui prend du milieu du devant, enveloppe le côté gauche et s'agrafe sur la pointe du corsage qui reçoit un flot de coques et de pans d'inégale longueur. Le corsage en voile marine est égayé par un fichu plissé et tendu, en bengaline grenat; une dentelle crème rabat autour de l'encolure et une autre se montre joliment coquillée au bas de la manche ornée d'une draperie en bengaline.

Pour une jeune fille de seize ans et au delà, un costume en surah Pompadour fond crème a la tunique enlevée sur une jupe en tulle grec, dans le très large ourlet de laquelle passe un ruban rose. Le corsage est à petite basque, décolleté en rond; une chemisette en tulle grec est froncée autour et à l'encolure où le tulle forme comme un ruché; un ruban rose en collier. Manche en tulle, un peu large, serrée au coude dans un bracelet bouillonné de tulle, avec transparent rose et nœud.

Une coquette toilette de soirée pour une jeune fille de dix-huit ans est en gaze crème très transparente. La jupe est couverte de petits volants et de bouillons qui font tête, à chaque volant; dans chaque bouillon passe un ruban en moire bleue qui sort à gauche, pour se nouer d'un nœud à pans. On ne peut se figurer combien est jolie cette suite de nœuds et tout l'ensemble de cette garniture. Derrière, un petit pouf chiffonné, pour sacrifier à la mode. Corsage à taille ronde, froncé à la vierge; le décolleté garni d'un bouillonné, dont le ruban forme nœud sur l'épaule; une ceinture ronde agrafée de côté, et dont le bout-patte est maintenu dans un passant de perles fines.

Voici un costume tout en tulle point d'esprit. Quatre jupes superposées, avec un plissé au bas; les trois jupes de dessus relevées en étage et de côté, par des agrafes en fleurs des champs. Corsage décolleté à pointe; le tulle froncé, disposé en gerbe, de chaque côté; un bouillon pour manche et un bouquet de fleurs des champs au creux de l'épaule.

On abandonne, et ce n'est pas fâcheux, ce ruban qui enserrait le cou et l'on ne garde pour le corsage montant que le petit nœud papillon. Point de bijoux, pour les jeunes filles, sinon des perles en bouton aux oreilles et une fine chaînette d'or supportant une perle fine autour du col. Cette parure charmante de simplicité sied bien à leur jeunesse. Les gants longs, avec un ou deux bracelets servant d'ornement, mais ne visant pas la remarque. Leurs gants ne dépassent pas le coude, et s'ils sont en suède naturel ou de teinte fauve, ils seront tout à fait de bon goût. Pour les soirées, souliers en peau mordorée, ou en satin noir; pour le bal, il sera presque toujours assorti au costume. Elles porteront l'éventail à la main et se garderont de le suspendre au côté, façon qui n'est acceptable que l'été, à la campagne et au bord de la mer.

Voilà, mesdames et chères lectrices, encore une année écoulée; que ce numéro de votre journal vous porte les vœux de cette amie inconnue en laquelle vous voulez bien avoir confiance. Ce que nous souhaitons, c'est que nos efforts pour vous être agréables autant qu'utiles, ne soient pas infructueux, et qu'un lien sympathique unisse toujours le journal et ses abonnées.

CORALIE L.

BÉNÉDICTINE DE L'ABBAYE DE FÉCAMP

**LES ÉTRENNES UTILES** sont toujours les bienvenues pour ceux qui les reçoivent. Aussi recommandons-nous à nos lectrices la **Bénédictine de l'Abbaye de Fécamp** dont les propriétés toniques, apéritives et digestives sont si connues des plus fins gourmets. Cette excellente liqueur au goût si exquis, est, sans contredit, la meilleure des liqueurs de table.

Maison de vente à Paris, 76, boulevard Haussmann.

Se trouve dans toutes les bonnes maisons d'épicerie, de comestibles, etc.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 229 et 231).

*Costume en diagonale unie marine et diagonale à rayures peluche rouges, jaunes et bleu foncé.*—Sous-jupe en taffetas avec une quille en diagonale rayée, plissée de trois larges plis plats; les lés de derrière sont plissés, et au milieu, très légèrement pouffonnés. La grande draperie unie qui recouvre le côté opposé est carrée à son bord inférieur; le relevé, en passant sur la basque gauche, la cache en partie; la basque droite s'enfuit sur celle d'un gilet en diagonale à rayures. Dessus, trois boutons dorés; deux autres en regard maintiennent, par une ganse, les deux côtés de la veste. Col droit. Manche avec un parement rayé.

*Costume en bure Corinthe et même tissu broché en relief, d'un dessin havane, vu de profil et de trois*

*quarts de face.*—Jupe en taffetas ornée, de côté, d'une quille en tissu broché, cette quille cernée par deux plis plats; le milieu des lés de derrière uni, et le côté opposé plissé à plat et d'un pli creux, lequel rejoint une bande de tissu broché. Sur ce côté, se drape, près du pouf, le devant de la polonaise, dont le bord fuyant reçoit un revers en velours Corinthe, ce côté passe sur la courte basque de la polonaise et s'arrête au-dessus de la quille par une belle agrafe. Deux pans, rapportés sous la taille et sous un chiffonné de velours, sont disposés en un pouf nouveau, dont les plis sont maintenus par une agrafe. Plastron en tissu broché, cerné de revers aigus en velours. Col droit et poignet de la manche assortis au gilet, ainsi que la poche placée sur le côté drapé de la polonaise.





4552

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Étoiles des M<sup>mes</sup> PELLETIER VIDAL, M<sup>re</sup> Duphot. Corset cuirasse de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, M<sup>re</sup> Avenue de l'Opéra.  
 Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN POVRET, M<sup>re</sup> Montorgueil. Machines à coudre de la S<sup>re</sup> Française, H. VIGNERON  
 10, B<sup>is</sup> Sebastopol. Eau de HOUBIGANT, 19, Palais National.



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4552

*Costume en satin rose et tulle perlé.* — Jupe en satin, montée, derrière, par des plis ronds; au bas, un plissé. Seconde jupe en tulle perlé, montée par des fronces et très légèrement relevée. Corsage rond tendu en satin, couvert par un second corsage en tulle froncé à la vierge; ceinture en satin rose, et de côté, deux coques avec un très long pan. Sur le pan et sur une coque, une guirlande de fleurs des champs légèrement assujettie au ruban. Au décolleté arrondi, un petit bouillon en tulle; un plissé pour manche et au-dessus un nœud en satin rose. — Bas de soie blanc, souliers en satin rose. — Gants de Suède crème. — Dans les cheveux, à droite, près de la nuque, une très petite touffe de fleurs des champs.

*Costume en bengaline, tulle et dentelle crème.* — Jupe en taffetas, garnie tout autour d'un haut volant froncé en bengaline; au-dessus, à gauche, en forme de quille, quatre plissés en bengaline; les lés de derrière couverts de tulle et plissés de larges plis plats. Une pointe en dentelle est drapée en tablier; sur le haut de cette pointe tombent en draperie, deux rubans en satin blanc fixés à droite, sous la taille, par un flot de ruban; à gauche, longues coques et pans. Corsage à taille ronde, en bengaline, ouvert en cœur sur une chemisette en tulle plissé; des bretelles en bengaline ornées, sur les épaules, d'un nœud et d'une branche de marguerites. La même fleur devant, dans les cheveux. — Bas de soie blancs. — Souliers en satin blanc. — Gants crème.



Costume en bure corinthe unie et bure brochée en relief d'un dessin havane.  
(Devant et côté.)

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CHRONIQUE

Reception à l'Académie. Le rival de saint Roch. Les samedis de l'Opéra-Comique. Addio aux Italiens. — Voici le moment de se montrer, cachons-nous! Un journaliste lynché. — Imprécations contre le commerce parisien. — Les étrennes de M. G... Une édition rare. — *Georgette*. Un gendre S. V. P. — Scène finale de 1855.

La séance publique de l'Académie Française consacrée à la réception du mathématicien Bertrand avait attiré le public ordinaire, mais elle n'a pas eu et ne pouvait avoir l'intérêt accoutumé. Le récipiendaire n'a pas mis beaucoup de chaleur à l'éloge de son prédé-

cesseur Dumas qui était un chimiste, et le célèbre Pasteur qui lui répondait ne s'est pas échauffé davantage. On sentait qu'ils avaient hâte de retourner l'un à ses calculs différentiels, l'autre à sa terrible clientèle. Comprenez-vous cet homme qui passe sa vie au milieu de cinquante individus — ils seront mille demain, peut-être — dans les veines desquels sommeille le germe de la plus effroyable des morts? Et que dire de ces malheureux qui attendent leur délivrance, étranges condamnés dont chaque aurore qui luit augmente l'espoir au lieu de rapprocher pour eux l'instant fatal?



Les voyez-vous s'épient les uns les autres d'un œil inquiet, mais surtout s'épient eux-mêmes, fièvreusement attentifs au moindre tressaillement qui secoue leurs nerfs? C'est peut-être le commencement de la fin! Lui, cependant, cet homme de cœur qui pleurait l'autre jour en entendant parler du bien qu'il a fait et qu'il continuera, si Dieu a pitié de nous, lui, continue tranquillement son œuvre presque surhumaine, l'œil fixé non pas sur la fortune et sur le succès, mais sur la Science, et sur ce fléau de la rage à qui, pour la première fois depuis le commencement du monde, la voix d'un simple mortel ose dire : halte-là!

Repassons la Seine rentrée dans son lit, mais encore gonflée et frémissante comme une émeute populaire mal apaisée. Quittons l'Académie pour le Monde. La Chronique doit enregistrer un des faits notables de la saison : l'inauguration des Samedis d'abonnement à l'Opéra-Comique. Du premier coup la Mode les a pris sous sa protection, elle qui a laissé mourir de faim ces *Italiens* par à peu près, qui l'appelèrent vainement pendant deux hivers au théâtre des Nations. C'était trop loin, et quel quartier impossible! Certes, la musique Italienne a du bon, mais l'essentiel est de se retrouver le soir n'importe où et pour entendre chanter n'importe quoi et n'importe qui, pourvu que le lieu du rendez-vous soit d'un confortable suffisant et d'un accès facile. L'Opéra-Comique remplit ces conditions et l'on ne peut dire, à coup sûr, que l'on y entend « n'importe qui ». Ce qu'il y a de certain, c'est que voilà les *Italiens* morts et enterrés chez nous. Paix à leur cendre!

*Voici le moment de se montrer; cachons-nous!* Ce cri de guerre est celui d'un journaliste qui vient de faire parler de lui plus qu'il n'aurait désiré, je pense. Pris à partie par l'ami d'une jeune personne dont il avait parlé avec quelque légèreté (cette fleur de discorde s'épanouit sur la scène de l'Éden), il s'est comporté fort bravement pendant les préliminaires du combat. Mais le champ clos préparé, les lisses dressées, l'appel des trompettes sonné, un seul des combattants s'est présenté sur l'arène et ce n'était pas le journaliste. Grand bien lui fasse; il avait sans doute ses raisons; je crois même qu'il les a exposées avec candeur et, d'ailleurs, le motif de la querelle nous laisse froide. Mais ce qui est intéressant, c'est de voir les journalistes se draper sévèrement dans le manteau de leur honneur héréditaire et dire à ce pauvre homme :

« Tu n'es plus des nôtres! Sans doute, si tu étais le descendant de Bayard ou de Duguesclin, cette reculade aurait lieu d'attrister et de surprendre. Tu étais mieux et plus que tout cela, tu étais un journaliste, l'être privilégié entre tous, qui remplace aujourd'hui le chevalier sans peur et sans reproche. Va! disparais dans ton indignité! rentre sous terre! nous ne te connaissons plus! »

Mais il est d'autres fuyards dont j'excuse la conduite. Que dis-je! je les admire et je les envie. Je parle des heureux mortels qui s'éloignent de Paris à la seule époque où Paris soit vraiment inhabitable, c'est-à-dire du 15 décembre au 15 janvier. Ce n'est pas que j'aie l'intention d'encourager la ladrerie et de prêcher la révolte contre les étrennes, d'autant plus que c'est un impôt qui nous suit partout. En vain l'homme

parcimonieux voudrait s'y dérober par l'expatriation.

L'étréenne monte en croupe et galoppe avec lui.

Mais cette obstruction du trottoir par la lèpre déshonorante des baraques me rend le séjour de la capitale presque aussi odieux que si j'étais condamnée à suivre les boulevards, bordés par les tentes du campement d'une invasion victorieuse.

Tandis que l'étalage « tout à cinquante centimes » cherche à gagner l'attention du client par la voix du camelot enroué et paludéen, les grands magasins devenus humbles à l'école de l'adversité, nous prient respectueusement sur vélin d'aller visiter leurs expositions. Pauvre commerce Parisien! comme je le plaindrais, si je n'étais animée contre lui d'une rancune sourde, du moins contre certains de ses représentants! Vous vous plaignez, cher Monsieur, de la stagnation des affaires? Je me plains, moi, de votre rapacité, de votre raideur, quelquefois de votre insolence. Je n'admets point, madame, que vous me manquiez de parole, que vous me fassiez attendre vos chefs-d'œuvre au prix du plus ennuyeux agacement et que, livrant enfin la marchandise attendue, vous disiez, pour toute excuse, avec un altier sourire : « on ne peut pas faire l'impossible! » Je comprends que la rareté des clients vous déconcerte et vous préoccupe, mais je ne saurais accepter qu'elle influe sur vos manières et qu'elle produise ce double résultat de diminuer votre personnel et d'augmenter vos prix. Hier, au coin de vos ateliers, on ne nous prenait que notre bourse. Aujourd'hui, sous prétexte que les voyageurs sont plus rares, on nous *fait* notre montre et nos bagues. Singulier moyen de rétablir l'équilibre dans les affaires!

Vous dirai-je, pour quitter un sujet où je m'emballe, ce qu'un agent de change, M. G\*\*\*, offre pour leurs étrennes à des parents, à des amis et à sa femme. Tant pis si je fais manquer la surprise! Cet homme de goût a fait tirer pour lui seul, à *vingt exemplaires*, une édition luxueuse des chefs-d'œuvre de Victor Hugo : un seul volume. Chaque volume, *tiré à part* — évanouissez-vous, bibliophiles! — porte non seulement le nom de la personne qui doit le recevoir, mais aussi une citation spéciale choisie dans l'œuvre, et appropriée au destinataire de ce royal présent auquel rien ne manque, ni frontispice de Maignan, ni eaux fortes de Lecouteux. Et la reliure? me direz-vous. La reliure! je ne puis parler que d'un exemplaire, vu chez \*\*\*. Coût, pour la reliure seulement, trois cents francs. Ah! madame, que je voudrais être à votre place vendredi matin!

Il me faut, une fois de plus, renoncer au grand plaisir de causer théâtre avec mes lectrices, autrement qu'à demi-mot et comme d'un sujet scabreux. Cependant une nouvelle pièce de Sardou est un événement littéraire aussi bien qu'un événement mondain, c'est-à-dire le mets par excellence de ce repas intellectuel qui se nomme une chronique.

M. Sardou ressemble, pour cette fois, à ces habiles cavaliers qu'un accident quelconque oblige à enfourcher une monture fatiguée et sans actions. Leur talent reste le même; seulement on s'écrie, en les voyant passer :

« Quel dommage que cet homme-là n'ait pas entre les jambes un cheval digne de lui! »

Georgette m'a tout l'air de sortir de l'écurie



d'Alexandre Dumas, pas de la bonne, mais de l'écurie numéro deux, où sont nourris à l'économie les poulains jugés incapables de sauter les haies d'un steeple chase. *Georgette* est une *Denise* qui n'a pas de jambes, et Dieu sait que *Denise* elle-même a eu besoin de cravache et d'éperons pour venir au poteau.

Qu'est-ce que *Georgette*, en résumé? une mère dont on n'épouse pas la fille. Elle est charmante cependant, cette Paula; elle est bonne, intelligente et bien élevée; elle aime le jeune rejeton d'une vieille race; elle en est aimée. Lui ne sait pas ce qu'est *Georgette*; hélas! Paula l'ignore elle-même. La terrible révélation survenant comme un coup de foudre les tire de leur beau rêve. Ils regardent, réfléchissent, et, après avoir lutté juste autant que la politesse les y oblige, ils tirent chacun de leur côté, parce que, à moins d'être fous, ils devaient considérer ce mariage comme pire que la mort. Mais ils ne sont pas fous, Dieu merci! Ils ont toute leur raison et laissent au public toute la sienne. Le jeune homme épouse une petite cousine qui a de singulières idées sur la vocation religieuse, de même qu'il a, de son côté, des idées plus singulières encore sur l'honneur de ses aïeules. Voilà un jeune ménage dont l'avenir ne me rassure qu'à moitié.

Et Paula? va-t-on me dire.

Eh! mon Dieu! Paula est toujours à marier et, de vous à moi, M. Sardou l'a sur le dos, passez-moi le mot, depuis qu'il l'a mise en froid avec sa mère et tirée de l'heureuse ignorance où elle vivait. Je crois que si c'était à recommencer...

Vous l'obligeriez beaucoup en trouvant un gendre à *Georgette*, à moins qu'il ne le trouve lui-même. *Le*

*gendre de Georgette!* Quelle pièce curieuse à faire! Que serait, à côté de celle-là, le *Gendre de Monsieur Poirier*?

Que les bonnes âmes n'éprouvent d'ailleurs aucune pitié pour Victorien Sardou. Le pain ne manquera pas encore cet hiver rue du Général Foy, car tout Paris ira voir *Georgette*. Une œuvre de Sardou qui n'est pas un chef-d'œuvre... quelle curiosité!

## SCÈNE FINALE

CONSTANCE, *toussant pour s'éclaircir la voix.*  
Mesdames et mesdemoiselles,...

LE DIRECTEUR, *inquiète.*

Pardon, madame, mais l'heure s'avance et... En avez-vous encore pour longtemps?

CONSTANCE.

Très longtemps. Il s'agit de dire à mes lectrices tous les souhaits que je forme pour...

LE DIRECTEUR.

C'est inutile, elles le savent d'avance. Songez donc; voici la cinquième année et... (*Gracieusement*) je doute que vous puissiez trouver, cette fois-ci, des choses plus charmantes...

CONSTANCE, *à part.*

Il veut dire que je rabâche toujours le même speech. Je voudrais bien l'y voir! (*Haut.*) Eh! bien, alors, je dirai simplement: Que Dieu vous ait toutes et tous en sa bonne et sainte garde!

LE DIRECTEUR.

Amen! (*Le rideau tombe sur l'année 1885*)

CONSTANCE.

## LE SOULIER



On a fait de toutes formes et de toutes matières: en papyrus chez les Égyptiens, en osier ou en genêt tressé chez les Espagnols, en jonc, en soie, en écorce, en papier, en fer, en airain, en argent chez les peuples asiatiques: Indiens, Hébreux, Chinois; en paille de riz chez les Japonais.

Dans l'antiquité la cordonnerie était une industrie fort avancée, qui avait pris naissance de très bonne heure. Dans l'*Illiade*, Agamemnon attache sa belle chaussure sur son pied blanc; nous sommes aux temps fabuleux. Sous le roi d'Égypte, Psammétique, un aigle enleva le soulier de Rhodope pendant qu'elle se baignait, et le laissa tomber dans le jardin royal. Psammétique, préjugant par la délicatesse de ce soulier de la beauté de sa propriétaire, la fit chercher par tout le royaume et l'épousa. Je ne sais si Perrault connaissait cette anecdote qui aurait pu lui inspirer sa *Cendrillon*.

Pollux nous donne la description de vingt-deux

genres de souliers en usage chez les Grecs, tant pour les hommes que pour les femmes. On ne les portait point indifféremment au gré du caprice: chaque forme était affectée à une classe ou à des circonstances spéciales. Les esclaves devaient aller pieds nus, c'était là un de leurs signes distinctifs. Les femmes dans leur maison restaient aussi pieds nus, mais quand elles allaient en visite, elles faisaient porter leurs souliers devant elles dans une petite boîte appelée sandalathèques, d'où est venu le nom sandales.

Comme elles aimaient fort à se donner une taille élevée, elles usaient souvent d'épaisses semelles de liège superposées et collées ensemble par du gluten. La chaussure Tyrrhénienne que le sénat romain adopta était faite de cette façon; on la portait dans les grandes circonstances; c'est elle que Phidias jugea la plus digne de sa Minerve, Eschyle la choisit pour le théâtre en la modifiant légèrement, elle prit alors le nom de cothurne d'un mot du dialecte crétois. Chausser le cothurne est devenu une expression proverbiale, pour exprimer qu'on joue ou compose des

(La suite à la page 236.)





3492

COSTUMES DE BAL, DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT

*Costume en gaze et satin mais.* — Jupe en satin, coupée de crevés en gaze mais et divisée, en trois parties, par deux rangs de dentelle en faille mais. Sur le côté, une quille écharpe en gaze serrée par des traverses en satin mais; une très courte draperie sur la partie supérieure du tablier; les lés de derrière droits et montés par des plis-tuyaux. Corsage à pointe, drapé d'une ceinture empire en gaze avec des boulettes en gaze doublées de satin, montées au bord et retombant, tout autour, sur la jupe. Le décolleté du corsage est garni d'un bouffant fait de bouillons alternés gaze et satin. Manche en satin rehaussée d'une dentelle relevée intérieurement par un bouton en saphir.

*Costume en satin rose chair orné de dentelle.* — Jupe en satin dépassée par un plissé; sur le côté, une petite draperie-panier est fixée par un énorme bouquet de roses et d'épis, près de la traine; celle-ci est montée par de gros plis qui se développent progressivement jusqu'au bas. Le milieu du tablier est piqué en bas d'un bouquet de roses enveloppé d'une dentelle de Bruxelles. Cette même dentelle se retrouve en basque froncée au contour du corsage à pointe, dont le décolleté arrondi reçoit un plissé, couvert, à droite, d'une demi-guirlande de roses. A gauche, sur l'épaule, un nœud en étroit ruban de satin, dentelle à l'entourure.





3508

COSTUMES DE DINER, DE MADEMOISELLE THIRION, 47, BOULEVARD SAINT-MICHEL

*Costume de diner en faille française brique clair.* — Jupe en satin ornée de côté et au milieu, de trois plis creux disposés en quille. Les plis indépendants sont montés au tour de taille par des fronces et pincés, celui du milieu à quinze centimètres sous la taille, le suivant à vingt et le troisième à vingt-cinq, par un nœud Louis XIV à ferrets; de là former les plis creux doubles qui doivent s'élargir progressivement jusqu'au bas de la jupe où ils se touchent et se maintiennent par des points; une dentelle dépasse le bord; une autre très haute descend, en spirale, de la taille, près du pli du milieu qu'elle couvre un peu. Coques et pans en ruban de satin. Corsage à pointe, une dentelle au contour, une autre en collerette rabattue. Sur

la poitrine, rubans perlés enroulés, allant d'une épaule à l'autre, irrégulièrement relevés, et fixés par des nœuds Louis XIV; dentelle et même nœud à la manche demi-longue.

*Costume de diner en Sicilienne grise brodée.* — Jupe en satin gris avec un tablier en satin sur lequel se drapent deux pointes-panneau en dentelle. Redingote en Sicilienne très ouverte, avec un revers roulé en satin gris; les lés de derrière plissés de gros plis; corsage avec jabot de dentelle posé sur un plissé de satin, col droit. L'entournure garnie d'un petit bouillon en satin gris. Ceinture en satin gris, drapée autour de la taille, avec les petits pans froncés terminés par des glands en perles.



pièces de théâtre. Quelquefois et toujours dans le but de procurer une taille avantageuse, les souliers étaient perchés sur deux hauts talons, un devant, un derrière, mode que les femmes de Constantinople ont conservée, probablement à cause de la boue épaisse des rues. Les personnes de distinction ornaient le bout de leurs cothurnes d'un croissant d'or ou d'ivoire ou de quelque figure bizarre; on en a trouvé de fort curieusement travaillées dans les monuments.

Les semelles des hommes étaient garnies de clous de fer ou d'or, suivant leur classe et leurs richesses; au retour d'une guerre, après le butin, tous les clous étaient d'or. Les jeunes gens élégants affectaient de ne porter aucune sorte de clous. Mais l'usage en était assez général cependant, puisque le nom de la corporation grecque des cordonniers signifiait justement metteurs de clous.

La chaussure des danseuses était une sorte de pantoufle découvrant le pied, ornée d'un nœud de rubans, oui de rubans, ce qui prouve que les inventions de la coquetterie ne sont pas de date récente, on en trouverait d'autres preuves en rapport avec notre sujet dans les auteurs du temps. « Elle resserre la courroie qui retient et rapetisse son joli pied, dit Tibulle en parlant d'une beauté romaine. »

En Étrurie les chaussures étaient faites de peaux précieuses teintes en rouge sang, elles étaient tantôt découvertes, tantôt fermées, parfois elles se relevaient en pointe au bout, comme nos chaussures à la poulaine. Les Romains adoptèrent d'abord la mode étrusque et, plus tard, la mode grecque, quand Rome fut atteinte d'une véritable grécomanie qui s'étendit non seulement à la littérature et aux arts, mais jusqu'aux objets les plus communs : les fards et les cosmétiques des dames romaines n'auraient eu aucun prix s'ils n'eussent porté une étiquette grecque.

Parmi les quelques rares formes qui prirent naissance à Rome, citons le *campagus* qui montait jusqu'à mi-jambe, laissant voir la peau à travers ses tresses; et la *buxea*, sorte de sabot en buis, fort en usage dans les campagnes; aux mains des paysans, elle constituait une arme dangereuse, car ils s'en frappaient brutalement au visage dans leurs luttes. Au musée d'Herculanum, on voit une chaussure assez curieuse faite de cordons disposés en réseaux à larges mailles.

Les bas étaient rares, l'empereur Auguste en porta peut-être le premier et leur usage resta une exception; les femmes et les malades enveloppaient leurs jambes de bandelettes. D'après le moine de Saint-Gall, les Gallo-romains portaient des chaussures de lin sous leurs brodequins d'apparat.

Sous Théodose le Grand, le luxe devint excessif et la chaussure ne resta pas en arrière. Saint Jean Chrysostome en décrit de merveilleuses brodées d'or et de pierres précieuses. Le trésor impérial de Vienne en possède une paire, faite de soie rouge, terminée en haut par deux rangs de perles fines et couverte de broderies d'or. Nous trouverons un grand contraste si nous cherchons ce qu'était la chaussure des barbares à la même époque. Les Huns enfouaient leurs jambes velues dans des tuyaux informes de peau de chèvre non dépouillée de son poil. La plupart des Gaulois marchaient pieds nus, les plus riches avaient des semelles de bois ou de liège attachées par des cour-

roies. Les Romains les appelaient *soleæ* d'où le patois picard fit *solers* qui est devenu *soulier*. Une autre chaussure gauloise, également à semelle de bois, portait le nom de *gallica*, qui s'est conservé dans celui de *galoche*. Au IV<sup>e</sup> siècle, les femmes adoptèrent le brodequin romain et les hommes la calige, chaussure militaire à Rome, qui montait jusqu'aux genoux, attachée par des courroies. Elle avait donné son nom à Caligula.

Les souliers étaient alors un objet de luxe; au VII<sup>e</sup> siècle même, un abbé de Fleury-sur-Loire légua à un couvent une paire de sandales. Louis le Débonnaire et ses successeurs n'oubliaient jamais de faire figurer dans les présents qu'ils envoyaient au pape quelques paires de chaussures qui y tenaient une place fort honorable.

Le cuir n'était pas encore d'un usage général, on l'employait concurremment avec d'autres substances, et c'est seulement au XIV<sup>e</sup> siècle qu'il fut définitivement adopté. On le faisait venir surtout de Cordoue ou Cordouen et les ouvriers qui le travaillaient prirent le nom de *cordouenniers*, d'où vient évidemment *cordonnier*, en dépit de M. Lebon qui veut faire dériver ce mot de corde ou cordon; idée neuve et ingénieuse, mais contraire à la vérité.

Sous Philippe le Bel, les chaussures s'allongèrent et se relevèrent en bec de diverses longueurs, suivant la qualité de ceux qui les portaient; le bec des bourgeois avait un demi-pied, celui des très grands seigneurs deux pieds et jusqu'à deux pieds et demi. Les plus longs étaient les plus admirés, c'est de là que vient le proverbe : être sur un grand pied, sur un bon pied. Ils atteignirent une telle longueur qu'on fut obligé de les rattacher aux genoux par des chaînes d'or ou d'argent, afin de conserver la possibilité de marcher. Un cavalier renversé de sa monture n'avait d'autre ressource pour conserver la liberté de ses mouvements que de couper les pointes de sa chaussure qui l'auraient réduit à l'immobilité. L'imagination s'employait à orner les poulaines des plus bizarres figures, animaux, grelots, griffes, etc. Cette absurde mode venue de la Pologne ou Pologne (d'où *poulaine*) se maintint longtemps; il fallut pour la faire tomber les sévères ordonnances de Charles V.

De l'excès de longueur on tomba dans l'excès de largeur, on fit des souliers en bec de canne, des souliers *pattus*; sous Louis XI, la poulaine reparut pendant un temps très court. Le grand siècle de Louis XIV fut grand, même pour la cordonnerie. Elle y atteignit une perfection, une minutie, une variété extraordinaires; on faisait des bottes molles, des bottes à entonnoir, des bottes à pêcher, des bottes à chasser, des bottes pour la ville et pour la campagne, on les ornait de ruches, de bouffettes de dentelles, en ailes de papillons ou en ailes de moulins, on les couvrait de broderies; on les taillait en maroquin, en cuir bronzé, en velours, en soie, en brocart d'or et d'argent. Ceux du roi étaient en satin blanc avec des talons rouges, car la cour ne portait que des talons rouges; souvent l'oreille du soulier était aussi rouge. La Révolution abolit toutes les élégances et adopta la botte moderne, le Directoire qui recommença à danser y joignit l'escarpin; l'Empire conserva ces deux formes, bottes le



matin, escarpin le soir, l'empereur était fort sévère sur ce chapitre.

Quand Paris fut envahi par les confédérés, on se chaussa à l'autrichienne, à l'anglaise, à l'espagnole. La Restauration essaya vainement de reprendre les talons rouges, on les trouvait incompatibles avec les costumes du XIX<sup>e</sup> siècle, et les modes de chaussures furent depuis ce qu'elles sont aujourd'hui, à de très légères différences près.

Quelques croquis seraient nécessaires pour égayer un peu cet historique du soulier, mais celles d'entre vous qui peuvent aller au musée de Cluny, feront mieux que suppléer à cette lacune. Elles y verront une collection complète de toutes nos modes de chaussure, et l'intelligence de ces intéressantes vieilleries leur fera pardonner, j'espère, la longueur un peu monotone de cet article.

HENRI FAYEL.

## ÉCHOS DE LA MÉDITERRANÉE



H! vive le soleil, la jeunesse et la joie! Telle est la devise de Nice, la coquette, la séduisante, la belle. Tandis que Paris disparaît dans le brouillard et sous la neige, ici les champs sont tout en fleurs: anémones, narcisses, violettes et jonquilles brodent les prés, parfument l'air. La neige blanche de l'amandier, la neige rose du pêcher s'éparpillent sous la brise et jonchent tous les sentiers: Ah! vive le soleil! car c'est lui, l'enchanteur, qui nous donne cette fête.

Nous croyons, nous Parisiens, que c'est chez nous que se dit le dernier mot de la folie. On médit si fort de notre capitale! il est si bien de mode de déclamer contre sa futilité proverbiale, que nous prenons tout cela au sérieux: gardons-nous des réputations toutes faites. Ah! que les rives du Paillon en apprendraient encore aux rives de la Seine! Nice est la ville cosmopolite par excellence; c'est le royaume de l'excentrique, et, disons-le bien haut, à notre honneur, dans ce royaume, ce n'est pas le Français qui est roi.

Si vous avez quelque goût pour l'étude des mœurs et caractères pris sur le vif, venez à Nice; on y parle toutes les langues connues du monde civilisé (ou réputé pour tel); on y rencontre tous les types et toutes les couleurs. Vous aurez la gamme des Blondes, passant par tous les tons; depuis l'or rouge vénitien, jusqu'à la pâle filasse, monopole des filles du Septentrion; puis la série des Brunes, offrant aussi toutes les teintes, depuis l'épi mûr jusqu'au bronze antique. Les mœurs ne varient pas moins que les couleurs. Mettons de côté tout de suite le High Life anglais, où la vie cérémonieuse et méthodique, réglée par le « kant », marche comme un chronomètre Bréguet; d'ailleurs, ce n'est point à Nice, mais à Cannes, qu'il faut chercher l'aristocratie d'Albion, ainsi que la nôtre, du reste.

Passons en revue les jeunes filles: Nous avons les exotiques, qui voyagent avec leur famille et leur fiancé; celles-là ont fort à faire pour garder ce dernier de toute embûche: elles accomplissent consciencieusement toutes les excursions recommandées par le Guide, entreprennent l'ascension de tous les pics, grimpent sur toutes les ruines, font le tour de toutes les îles, visi-

tent tous les musées, partent dès l'aurore, ne rentrent qu'au coucher du soleil, affamées et éreintées, et cependant trouvent le temps et la force, avant le dîner, de mettre une robe claire, des bijoux voyants, des fleurs à leur corsage et des rubans dans leurs cheveux. Le soir, au salon, elles lisent ou causent, ayant toujours l'œil sur le fiancé, que l'on soigne et drolote: à lui la meilleure place sur le plus moelleux fauteuil; à lui la première tasse de thé; s'il aime la musique, on lui chante (juste ou faux) quelque romance du pays. A neuf heures on se retire, pour être en état de recommencer le lendemain la vie fatigante de la veille.

Autres exotiques voyageant, sans famille, à la recherche d'un fiancé; ces secondes donnent beaucoup d'inquiétudes aux premières; une rivalité à outrance s'établit entre elles, et se traduisent par des paroles aigres ou des regards hautains. Le plus souvent Charly, Richard ou William, qu'on se dispute ainsi, est le seul qui ne se doute de rien. La seconde exotique a pour toute compagnie un chaperon, qui ne chaperonne rien. Elle aime les couleurs heurtées et les modes du lendemain; son chapeau est un clocher, d'où s'envolent des drapeaux de toutes les couleurs; elle dédaigne les ascensions périlleuses, à moins qu'on ne les fasse en caravane, et que le sexe fort y soit en imposante majorité; dans la matinée elle joue au lawn tennis, au billard, monte à cheval ou en canot. L'après-midi elle exhibe ses toilettes sur la Promenade des Anglais ou à Monte-Carlo. Elle ne flirte là ni plus ni moins qu'ailleurs et simplement pour passer le temps. Elle joue sans beaucoup de plaisir, perd comme elle gagne, avec intrépidité, s'imaginant peut-être que, quand on a vidé sa bourse sur un tapis, le sort vous doit (comme compensation) la résiliation du proverbe. Pauvres têtes, toujours en vigies, qui passent leur temps à voir venir!...

Autre type de jeune fille: La Provinciale ennuyée, malade imaginaire, à laquelle le médecin laisse carte blanche, ne lui ordonnant que des distractions. Son père est un riche industriel; elle a passé deux années à Paris, dans un pensionnat élégant; elle est bonne musicienne, chante les grands airs d'opéra comique et danse correctement. Trop brillante pour sa



petite ville, elle l'a prise en horreur, et ne respire que dans les grands centres : les parents se désespèrent de lui voir refuser tous les partis sortables, le père gronde et se lasse, la fille devient nerveuse, pâlit et ne mange plus ; la mère s'inquiète, le médecin, embarrassé, conseille le changement d'air, la distraction... On part pour Nice, avec force costumes et chapeaux de relais ! La jeune fille se reprend à la vie ; elle rit, cause et dort ; elle a bon appétit : le soleil est si chaud, si brillant ; l'air salin est si vivifiant !... Dans la crainte de paraître provinciale, la fille d'industriel prend mauvais ton ; elle parle haut, et à tout le monde, accapare le piano et l'attention. Pour passer le temps, elle critique, jalouse, rivalise et médit ; pour brocher ce fond de quelques variantes récréatives, elle se donne des sensations à Monte-Carlo ; elle est bien vite au courant de la roulette, gagne avec bruit, perd avec dépit. Ne lui parlez pas de promenades dans la montagne : La campagne ? la nature ? elle en a bien assez ! Ce qu'il lui faut c'est l'excitation des plaisirs mondains : le bal, le concert, le théâtre : hors de là tout l'ennuie. La pauvre mère s'inquiète bien un peu de ce genre de vie tout nouveau pour elle ; mais... le médecin lui a recommandé de ne pas contrarier sa fille...

Après avoir passé quelques heures dans la poussière étincelante de la Promenade des Anglais, coudoyé une foule toujours renouvelée, laquelle a pour étoile polaire le plaisir à perpétuité, ah ! comme on est aise de rentrer à Cannes, la silencieuse et la paisible. Cannes est l'Eden du littoral. S'il est une heure délicieuse, c'est celle où le soleil se couche ; la grande mer, apaisée comme un lac, fait à peine murmurer ses vagues sur le sable de la rive ; les mille facettes de l'eau profonde

rougissent et s'éteignent ; l'horizon se rétrécit et s'embrume ; la grande chaîne sombre des Estérels s'assombrit encore ; ses festons bizarres se découpent et s'échancrent sur le couchant empourpré, dont les teintes se dégradent et se transforment lentement. Le mont Chevalier, sur lequel se dressent les deux vieilles tours, bâties il y a huit siècles par les abbés de Lérins, s'allument des feux rouges du port ; les dernières barques, surprises par la nuit, glissent rapides, déployant, comme de grandes ailes, leurs voiles blanches ou rousses ; des tours du mont Chevalier, l'angelus s'envole, sonore et un peu triste, les vibrations mourantes de la cloche sainte se mêlant au frisson de la mer : Tel est le tableau indescriptible que vous avez vers le couchant. Si vous tournez la tête vers l'Orient, vous verrez briller, dans l'azur assombri, les premières étoiles et les feux des signaux ; là-bas au plus loin, c'est le phare d'Antibes, solitaire sur sa hauteur, et puis, tout près de vous, les signaux de la Croisette et des Îles. Si d'un côté Cannes a pour rempart les E-té-els pleines de mystères, de l'autre elle a, comme avant-garde, Saint-Honorat d'abord, puis Sainte-Marguerite. Dans la dernière de ces deux îles quelques soldats tiennent garnison, dans l'autre une colonie de religieux de Cîteaux continue, loin de tous, les traditions de l'ordre célèbre. A cette heure du crépuscule, moines et soldats sont encore plus isolés du reste du monde : la citadelle hausse ses ponts-levis, le monastère ferme ses portes. Les premiers regardent le rivage avec envie, les autres contemplent la grande mer, s'agenouillent, prient et se taisent.

LOUISE LACURIA.

### Mots en losange.

A Rome, le premier a valu neuf fois cent ;  
Avec un trait de plus, il valait neuf cent mille.  
Les Grecs, l'ornant aussi d'un tout petit accent,  
S'en servaient pour compter. — Le deux n'eut point de

[ville]

Mais par ses descendants peupla tout l'Orient.

— Nom d'un homme méchant dont la grande insolence  
Nous rappelle combien David fut patient.

— Un violent chasseur qui, posant sa puissance,  
Devint le premier roi. — Dans l'Empire autrichien  
Une ville charmante à l'abord poétique.

— Il donna tous ses soins au peuple ionien.

— Elle servait jadis fort en arithmétique.

### Enigme

Je vins en toi,  
Tu vis par moi ;  
Pourtant, sans toi,  
Sans nom pour moi ;  
Je suis à toi,  
Tu sens par moi ;  
J'ai droit sur toi,  
Toi, rien sur moi ;  
Je vis sans toi,  
Non, toi, sans moi ;  
Je souffre en toi,  
Tu meurs sans moi ;  
Je pars sans toi :  
Qui suis-je moi ?

Les Patrons suivants seront donnés en Janvier ;

Le 2 Janvier. — Pèlerine à capuchon.

9 id. — Patron découpé : Corsage en dentelle et faille.

16 id. — Chemisette d'enfant. — Robe de baby. — Corsage décolleté. — Corsage Suissesse de concert. — Corsage en faille.

23 id. — Patron découpé : Sortie de bal.

30 id. — Supplément : Salon Louis XVI.



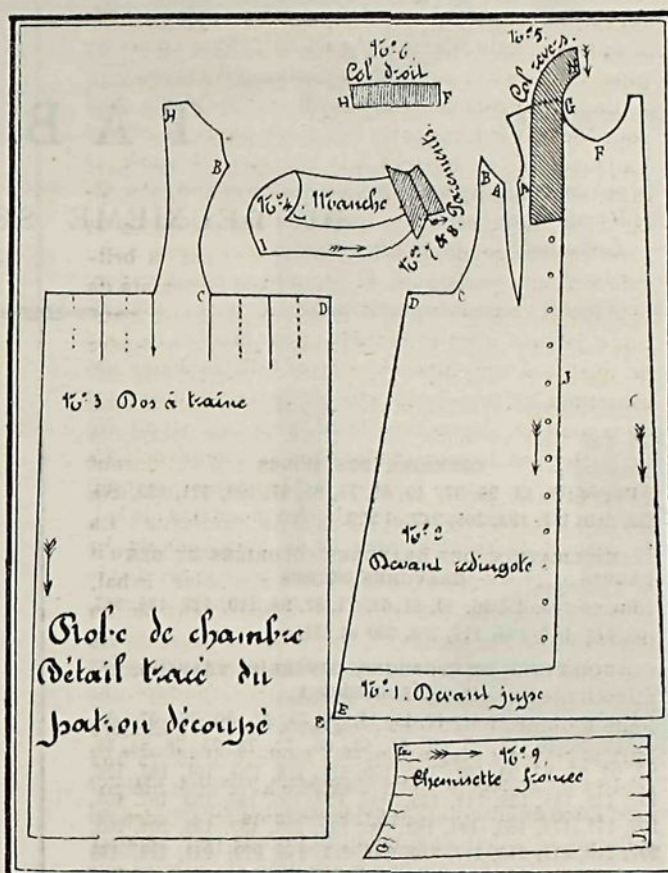


Robe de chambre (patron découpé).  
Modèle de madame Léa Berger, 72, rue Blanche.

Robe de chambre en laine bouclée, astrakan gris, revers en velours grenat. — Un dessous en satin gris s'arrête sous le côté de la robe de chambre qu'il dépasse de 10 centimètres, avec un frisottant au bord. Le dos ajusté, une très courte traine carrée. Les côtés de la robe de chambre, en bouclé, tombent droit; le bord joue sur le dessous et tout le long sont cousus des boutons. Col droit en velours et revers cernant la longue chemisette froncée en dentelle, qui est pincée en pointe, au bord inférieur, par un nœud à coques et pans, en velours. A la manche un poignet et, au-dessus, un parement en forme d'entonnoir.

Explication du patron découpé.

1, Devant en surah. — 2, Côté du devant en peluche. — 3, Dos. — 4, Manche dessus avec le dessous tracé et le poignet et le parement en place. — 5, Col revers. — 6, Col droit. — 7 et 8, Poignet et parement. — 9, Chemisette froncée. Cette robe se prête à deux façons. Faire la robe de dessous complète ou bien ajuster la partie dégagée, au bas et sous le côté de la robe de



chambre, un peu au delà du trait droit suivi par un rang de boutons. Sur le patron découpé, un trait à la roulette correspond à la ligne pleine du détail.

Nous pensons que le devant en étoffe légère, surah, foulard, devrait être complet pour avoir plus de consistance; en cachemire ou faille il suffirait du milieu et du bord. Le dessous s'agrafe de côté à l'envers de la robe de chambre; de même que la chemisette qui est en gaze ou dentelle. Celle-ci se fronce à l'encolure et le bord inférieur se ramasse de plis maintenus par un nœud à coques et pans. Tailler les parties du patron. Assembler le devant au dos par la couture de côté, faire à celui-ci la pince du dessous du bras et au bas du dos le double pli creux. Suivre pour le raccord des patrons les coches correspondantes, lesquelles sont, au détail tracé, représentées par des lettres. A la manche, un poignet en velours surmonté d'un parement évasé. Col droit en velours, de même pour le col rabattu. Si le dessous est fait en entier; il faudra bâtir dessus la robe de chambre et prendre les deux en faisant les coutures de l'épaule, celles de côté et la pince. On peut faire cette robe de chambre toute en cachemire, le dessous rose et le dessus grenat ou bleu pâle et marine ou bleu et myrte, ou mais et noir. Les boutons seront oxydés ou dorés. Il faut pour cette robe 7 mètres 40 centimètres de lainage bouclé, 3 mètres de surah en 60 centimètres de large pour le devant, 70 centimètres de gaze pour la chemisette plissée, 50 centimètres de velours pour le col et le parement.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4552  
et le patron découpé d'une Robe de chambre, figurine page 240. Modèle de madame Berger.



# TABLE

DU DEUXIEME SEMESTRE 1885

## COURRIER DES MODES

Pages : 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217 et 229.

## EXPLICATION DES GRAVURES COLORIÉES ET DES GRAVURES NOIRES

Pages : 3, 15, 26, 39, 51, 62, 74, 87, 98, 110, 124, 134, 147, 160, 171, 182, 195, 217, 219, 230 et 231.

## TOILETTES ET COSTUMES, LINGERIE, TRAVAUX, AMEUBLEMENT

Pages : 1, 3, 6, 12, 13, 15, 18, 24, 25, 27, 30, 36, 37, 39, 42, 43, 48, 49, 51, 54, 60, 61, 63, 66, 72, 73, 75, 78, 84, 85, 87, 90, 96, 97, 99, 102, 108, 109, 111, 114, 120, 121, 123, 126, 132, 133, 135, 138, 144, 145, 147, 150, 156, 157, 159, 162, 168, 169, 171, 174, 180, 181, 183, 186, 192, 193, 195, 198, 204, 205, 207, 210, 211, 216, 217, 219, 222, 223, 228, 229, 231, 234, 235 et 239.

## CHRONIQUES PAR CONSTANCE

Pages : 16, 40, 63, 88, 111, 135, 160, 183, 209 et 231.

## CAUSERIES PAR T. B.

Pages : 4, 28, 52, 75, 100, 125, 148, 172, 196 et 220.

## NOUVELLES

*Elenizza*, par L. de Tinseau, pages : 8, 20, 32, 44, 56, 68, 77, 91, 105, 116, 129, 137, 152 et 164. — *Une Gauloise*, par De l'Estoile, pages : 176, 185, 213 et 224. — *Le Soulier*, par Henri Fayet, page 233. — *Échos de la Méditerranée*, par Louise Lacuria, page 237.

## POÉSIE

*Les Chèvres*, par J. Aufran, page 227.

## ÉNIGMES, CHARADES, MOTS CARRÉS, ETC.

Pages : 11, 23, 35, 53, 71, 95, 107, 119, 141, 179, 215, 221 et 238.

## PENSÉES ET MAXIMES

Pages : 17, 29, 51 et 219

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Page 62.

## PLANCHES DE PATRONS ET PATRONS DÉCOUPÉS

Tous de grandeur naturelle, du deuxième semestre 1885.

JUILLET. — Patron découpé : Cache-poussière. — Planche imprimée recto et verso : Corsage de mariée. — Redingote. — Polonoise pour fillette. — Patron découpé : Jaquette.

AOÛT. — Patron découpé : Jupe ronde. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Corsage pour jeune fille. — 2<sup>e</sup> côté : Jaquette. — Polonoise. — Corsage. — Patron découpé : Tablier pour enfant.

SEPTEMBRE. — Patron découpé : Visite de demi-saison. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Manteau pour petite fille. — 2<sup>e</sup> côté : Corsage et jupe. — Patron découpé : Pardessus d'automne.

OCTOBRE. — Patron découpé : Polonoise. — Planche imprimée recto et verso : Mantelet-visite en loutre. — Confection en roulière. — Corsage décolleté. — Patron découpé : Robe-paletot pour enfant.

NOVEMBRE. — Patron découpé : Pardessus pour enfant. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Manteau. — Corsage. — 2<sup>e</sup> côté : Corsage en velours. — Mantelet. — Patron découpé : Corsage-veste.

DÉCEMBRE. — Patron découpé : Mantelet-pèlerine. — Planche imprimée recto et verso, 1<sup>er</sup> côté : Jaquette-princesse. — Veston et gilet. — 2<sup>e</sup> côté : Corsage. — Jaquette et robe de dessous pour petite fille. — Patron découpé : Robe de chambre.

## ANNEXES

AOÛT. — Supplément : Gravure coloriée n° 80, prise dans la collection du *Petit Courrier* 30 août 1822 : Costume d'homme.

OCTOBRE. — Supplément : Gravure coloriée : Ouvrages de fantaisie en étoffe ancienne.